



Par **Thierry AYMES**, professeur de philosophie
philosong.fr

10.02.2009

P « *Il vaut mieux rêver sa vie que la vivre, encore que la vivre, ce soit encore la rêver.* »

Marcel Proust (1871-1922)

La vie de la vie serait-elle moins agréable que le rêve de la vie ? Entendons par là, le rêve conscient et non le rêve nocturne. A condition que celui-ci ne soit pas un cauchemar, probablement.

Mais ici la question est moins de savoir si une « vie rêvée » est plus souhaitable qu'une « vie vécue », que de chercher à comprendre l'impossibilité de sortir du rêve à laquelle l'auteur semble souscrire.

Sort-on jamais du rêve en effet ? La vie brute existe-t-elle ? Cette vie dont on parle comme d'une référence, d'un repère, et qui serait à chercher en deçà des images que l'on en a, au large de toute représentation, aux antipodes de quelque idée que l'on s'en fait ne serait-elle pas une chimère, tout comme la mort. Cette *vie-acte* qui, par le fait même de son *activité*, ne permettrait aucun recul, aucun espace d'où pourrait dès lors surgir son image.

N'existerait-il pas plutôt une relation intime entre le rêve conscient de sa vie et son inévitable représentation en tant que cette dernière ne serait que l'effet le plus spontané et dont le moins visible, le moins remarquable de l'imagination ?

Dans la mesure où, dit-on, nous sommes des êtres conscients, c'est à dire des êtres dont l'un des propres est d'être à distance de ce qu'ils sont ou font, arrachés par essence à l'immédiateté stérile d'une vie infra-représentationnelle, condamnés à la non-coïncidence, au *jeu* comme il existe entre deux pièces qui ne s'ajustent pas, ne peut-on pas penser qu'ils nous est impossible d'évoluer ailleurs que dans une sphère où l'imagination serait le tout ?

Dès lors il n'y aurait pas de différence de nature entre rêver sa vie et la vivre. Plus précisément, la vivre serait encore l'imaginer.